



PREMIÈRE PARTIE  
SAISON CLAIRE



**1**

Hélène

— Hélène ?

Le ronron de la radio dans la salle de bain couvre la voix qui résonne au rez-de-chaussée.

— Hélène, répète sa mère, tu es prête ?

La femme enfle son pardessus et s’empare des clés posées sur le buffet. « *Il y a peut-être une île, ailleurs loin de tout repère* » fredonne la chanteuse dans le petit baffle qui s’essouffle.

— Hélène, j’y vais, OK ? À ce soir.

Elle ouvre la porte quand, à l’étage, le bruit de fond s’arrête enfin. La jeune fille surgit sur le palier, en sous-vêtements, les cheveux en bataille.

— Tu pars déjà, m'man ? Tu ne veux pas m'attendre une minute et me déposer en passant ?

— Non, il faut vraiment que j'y aille là, je suis en retard.

— Une petite minute ! dit l'adolescente en filant dans sa chambre.

Sa mère regarde sa montre et soupire.

— Ça fait un quart d'heure que tu dis qu'il y en a pour une minute.

Hélène reparaît en sautillant, une jambe à demi-enfilée dans son jean.

— Tu disais ? Je n'ai pas entendu.

— Je dis juste que j'y vais maintenant, je ne peux plus attendre. Bonne journée, ma chérie.

— À ce soir, m'man.

— Ne tarde pas ! lance sa mère en montant dans sa voiture. Ton bus passe dans dix minutes !

— Je sais, t'inquiète pas. Tu n'as pas oublié de me laisser de l'argent pour la cantine ?

Pour toute réponse, elle entend le véhicule qui s'éloigne. Elle jette un œil au réveil. 8 heures 04. Sa mère a raison, ce n'est pas gagné pour le bus.

Elle dévale les escaliers, déboule dans la cuisine. Quelques pièces de monnaie sont posées, bien visibles, sur la table que sa mère a débarrassée. Hélène les glisse dans la poche de son pantalon. Dans le hall d'entrée, elle chausse ses sandales, attrape son sac au passage, verrouille la porte et s'élanche sur le trottoir.

La rue est déserte, ce n'est pas bon signe. Le mardi, elle croise toujours le petit rouquin à la tache de vin qui prend le 140 comme elle. Enfin... Quand elle est à l'heure ! Elle l'appelle ainsi, le gamin, parce qu'il a une marque de naissance sur l'arête du nez. Elle ne connaît pas son nom, ils ne se parlent jamais. Elle préfère. Il est un peu bizarre, très agité, nerveux. D'après ce qu'elle a pu observer, il va dans un établissement spécialisé, une école à deux pas de la sienne.

Un vent léger fait frissonner la frondaison des érables le long de la rue. Hélène accélère le pas, puis se met à courir. Son sac qui se balance en tout sens freine sa cadence et lui frappe la cuisse. Elle connaît par cœur le trottoir et les pièges à éviter pour épargner ses belles sandales bleues : dalles déchaussées sur la gauche, ordures à hauteur de la supérette, repaire à crottes de chien sur le coin d'herbe à l'angle du carrefour. Elle dépasse le dernier pâté de maisons. De là, elle peut apercevoir l'abribus.

Vide. Il n'y a plus personne. Elle l'a manqué. Elle ralentit sa course puis se laisse tomber lourdement sur la banquette en ôtant la sangle de son sac qui lui meurtrit l'épaule. *Bon, je prendrai le suivant, se résigne-t-elle. Même en n'ayant pas cours à la première heure, je parviens à arriver en retard ! Je vais prévenir les autres, inutile qu'elles m'attendent.* Elle sort son portable et envoie un texto.

Dans un soupir, elle chasse une mèche de cheveux qui lui cache la vue. À peine sortie de la douche, elle est déjà en

nage, elle déteste ça. Quelle idée aussi, de l'avoir inscrite dans une école si loin de chez eux ! Ce n'est pourtant pas ce qui manque dans le quartier. Mais son père a été intraitable sur cette question, comme pour toutes les décisions qu'il prend, d'ailleurs. « C'est un excellent établissement ! J'y ai fait mes études, comme mon père avant moi, et ta tante Diane y enseigne. Je suis sûr que ça te conviendra très bien. » Sa mère n'est pas intervenue, alors Hélène n'a pas osé s'y opposer. Mais rien que d'y penser, elle sent le feu lui monter aux joues ; elle s'en veut souvent d'être si docile.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours essayé de se conformer aux attentes de ses parents. Elle croyait qu'être sage aiderait à apaiser les tempêtes qu'il y avait à la maison. Elle revoit son père, le front soucieux, cherchant à tout contrôler, persuadé de bâtir l'avenir parfait pour sa fille. Avec le recul, il lui semble que cette obsession prenait le dessus sur l'affection qu'il lui témoignait.

Machinalement, elle se mordille la joue – elle fait toujours ça quand une pensée la tourmente – et ses lèvres chiffonnées font éclore une rose dans le jardin de son visage. Elle se dit qu'il doit être possible de choisir sa propre voie, ne pas se laisser imposer de destinée. Je deviendrai l'héroïne du roman de ma vie, se dit-elle, et cette idée la fait sourire, elle qui se trouve si peu aventureuse.

Ces derniers temps, Hélène est surtout éprise de liberté. Elle voudrait s'arracher au quotidien, qu'un événement sur-

vienne, la bouscule, la bouleverse. Or, justement ce matin l'atmosphère est empreinte de changement.

Une ambulance file toutes sirènes hurlantes en direction de l'hôpital Fleury. Hélène pense à sa mère qui travaille là. Elle trouve qu'elle n'aurait pas dû reprendre son poste aux urgences : trop de stress. Depuis, c'est aussi l'état d'urgence permanent à la maison. En ce qui la concerne, c'est clair, il est hors de question qu'elle fasse ce genre de métier plus tard.

L'ambulance disparaît et le calme revient ; rue de Lille, rien ne bouge. L'instant est figé dans une étrange immobilité. Hélène se sent portée par un souffle nouveau, une sensation indéfinissable dont elle ne connaissait pas la saveur. Il y a ce curieux parfum dans l'air, comme l'odeur du vent au bord de l'océan. Elle se laisse bercer, ferme les yeux. Juste le temps d'un battement de cils.

Il est 8 heures 12 minutes et 35 secondes. Deux secondes plus tard, rien ne sera plus jamais pareil.